Un calme imperturbable était nécessaire, comme une douche froide qui lavait avec ses folles intempéries les divers grésillements de la ville. Le pianiste aimait la ville; ses divers attractions disponibles à toutes heures de la nuit. Cependant le bruit inutile et récurent qui accompagnait les plaisirs qui siégeaient dans cet amas d’asphalte et d’arbres élagués lui nuisait dans son travail. En tant que pianiste il avait besoin d’une ambiance sonore qui surpassait le calme. Elle se devait d’être agréable. Les sirènes d’ambulance ne le dérangeaient pas. Bien au contraire car parfois c’était ce genre de manifestations de la réalité concrète qui l’entourait qui piquait sa curiosité, stimulait son esprit.

Il habitait un grand penthouse principalement nacré de blanc. Il consistait d’une seule grande pièce divisée par d’habiles changements de textures dans les murs et de menus détails. Sa chambre était une légère surélévation accessible par une suite de trois marches de bois franc. Son lit était séparé visuellement du reste du logement par une pile de livres qui reposaient à terre sur une ligne parallèle au sommier. En plus de l’isoler dans son univers intellectuel, parmi ses lectures qui l’avaient le plus marqué, les livres assuraient une démarcation nette. Il y avait de tout parmi ceux-ci mais principalement de la poésie et des romans issus d’une certaine contre-culture; qu’elle soit américaine, anglaise ou péruvienne. Peut-être même française. L’autre côté du lit était bordé par une grande fenêtre, toujours légèrement sale. Le pianiste aimait beaucoup écouter de la musique, des sonates pour piano et violon surtout, lorsque la pluie s’écoulait. Dans ces moments il posait ses pieds nus sur la fenêtre, à peu près toujours au même endroit, et laissait l’humidité perler de la paroi gentiment sur ces derniers. À part son coin de repos son grand penthouse disposait aussi d’une petite cuisine. Il n’aimait pas faire à manger. Autre fois il y trouvait plaisir. Lorsqu’il avait habité à la campagne et puis lorsqu’il avait vécu avec Jacinthe. La cuisine faisait depuis quelques temps de ces choses superflues. Il avait pourtant étant quelque sorte de cordon bleu plus jeune. Or tranquillement il avait tout simplement perdu la motivation. Il se faisait des repas de plus en plus simple; pour finalement ne se nourrir que de calories simples comme du riz cuit vapeur assaisonné très simplement et des légumes frais; pas apprêtés. Il aimait particulièrement les faux breuvages comme ils les appelaient; concombres et céleri par exemple, qui étaient en fait plus une manifestation cristallisée d’une eau minérale claire et rafraichissante. Ses armoires étaient sans luxe, du contreplaqué laqué de blanc, un réfrigérateur et un four simples, d’acier inoxydable.

Lorsque l’on sortait de l’ascenseur la cuisine se trouvait immédiatement à droite, la porte qui lui faisait face donnait sur la petite salle de bain. Dans le coin arrière gauche on pouvait distinguer l’amas de livres qui démarquait l’ « estuaire de ses rêves », comme il appelait son petit matelas mou et son tas de livres. Le pianiste aurait aimé être poète, mais il était né musicien, comme ces choses que l’on ne choisit pas. Au coin droit arrière un grand piano à queue siégeait. Lorsque l’on s’y assoyait on avait vue sur le fleuve par la grande ouverture que présentaient les fenêtres qui se rejoignaient au coin. Il aimait jouer de simples mélodies, des préludes du premier livre de Debussy ou des nocturnes de Chopin en regardant les lumières scintiller au loin. Le pianiste autrefois aimait beaucoup sortir faire la fête. Ou plutôt c’est ce qu’il s’imaginait jusqu’au jour où il se rendit compte qu’il ne sortait que pour contempler avec envie le moment où il pourrait enfin s’allonger dans son matelas mou, l’air frais tel qu’il l’aimait lui refroidirait alors légèrement le nez et il pourrait se laisser bercer